

«A quelle sauce souhaitez-vous être mangés?» ...

- «Mais nous ne voulons pas être mangés», répondit la basse-cour.
- «Vous ne répondez pas à la question!», conclut le Roi.

Vous le savez, notre Couchepin à nous, Roi d'une année et responsable de l'Intérieur pour quelque temps encore, possède l'art de poser des questions fermées, des alternatives qui n'en sont pas.

La leçon de l'échec de la 2^{ème} révision de la LAMal n'a pas servi autant qu'on aurait pu l'espérer, et nous allons sans doute devoir à nouveau consacrer beaucoup d'énergie à expliquer notre point de vue puis peut-être à conduire un référendum, puisque l'abrogation du libre choix du médecin est à nouveau à l'ordre du jour. Ce qui est cependant particulièrement choquant dans l'évolution actuelle des projets est la manière scandaleuse dont l'Etat se défait de ses responsabilités en une sorte de «dénier de gouvernement»: on nous dit en effet que le maintien du libre choix du médecin aurait pour corollaire obligé la persistance du blocage des nouveaux cabinets, ou inversement que la possibilité pour nos Collègues en fin de formation de s'installer ne pourrait aller qu'avec le droit pour les caisses-maladie de gérer autoritairement le corps médical.

L'alternative a de quoi fâcher! Et elle est choquante parce que si l'Etat a une justification, même aux yeux des plus libéraux de nos élus, c'est bien celle de gérer les intérêts en présence, d'éviter les conflits, d'équilibrer les pouvoirs.

Renvoyer dos-à-dos des citoyens – en l'occurrence les médecins – en leur suggérant une guerre fratricide, est une forme d'absurdité politique, de «non-gouvernement» qui ne fait pas honneur au sens de la responsabilité ou au courage de nos Autorités.

Reste qu'il nous faudra bien trouver une réponse à cette situation menaçante, ... et il est probable qu'effectivement, nous devions répondre à côté de la question!

Car l'équation est pour le moins mal posée: elle nous impose un système de pensée complètement inadéquat, et inadapté au moins à la médecine si ce n'est à la société, un système de pensée dans lequel tout serait mesurable et rationnel, dans lequel la raison (?) seule est prise en compte, dans lequel le consommateur / la consommatrice prend le pas sur la personne, dans lequel la créativité même doit être rentable.

Or nous ne voulons pas de ce système de pensée, ni ne pouvons imaginer travailler selon ces modèles! Tant par la réflexion que par l'expérience que par le cœur, nous savons que la médecine ne peut se soumettre à ce «tout économique» et que pour être elle-même, au-delà des modes, elle doit avoir l'humain pour première référence.

Mais qu'est-ce qu'une réponse qui tienne compte de notre propre cadre de pensée et ne se laisse pas imposer des références inappropriées?

Eh bien, il nous faudra d'une part nous refuser à entrer dans le jeu de l'arithmétique néo-libérale, et d'autre part avoir le culot et la présence d'esprit de défendre nos valeurs à nous, de dire nos priorités, et d'expliquer notre métier.

Cela nous permettra de démontrer de manière crédible qu'aucune des options de l'alternative proposée, interdiction des nouveaux cabinets ou perte du libre choix du médecin, qu'aucune de ces possibilités n'est acceptable, qu'aucune des deux n'est une solution intelligente au problème du financement du système de santé.

Et les coûts, direz-vous?

Ne plaisantez pas: on cherche là des boucs émissaires et des pseudo-solutions qui calment l'opinion, pas des vraies réponses qui tiennent la route et la durée! Combien pense-t-on économiser, en bloquant la carrière des jeunes ou en cassant celles des anciens? Sur les 46 milliards annuels des coûts de la santé, 14% proviennent des médecins installés (et 5% des médecins de premier recours); est-ce qu'on arriverait à économiser 5% de ces coûts des médecins installés en interdisant le libre choix du médecin? 3%? 1%? Sérieusement, cela ne représenterait en gros que 0,5% des coûts de la santé, et je vous laisse calculer ce que signifie 0,5% d'une prime de caisse-maladie!

En fait il est probable, dans la période de durcissement social que nous vivons actuellement, que la question du financement de la santé ne puisse se résoudre par une diminution des coûts, mais que la solution doive être cherchée dans la répartition de ce financement; sinon, il se créera des injustices que nous ne saurions cautionner, comme médecins – mais ça, c'est une autre histoire, nous y reviendrons!

Bref, ... «à quelle sauce»? Mais non, nous ne nous laissons pas manger!

Cela demandera de l'énergie pour se défendre, face à la «rechute» que manifeste le Chef du Département de l'Intérieur dans sa volonté de harnacher le corps médical – en formation ou installé – mais assurément, on ne nous forcera pas à donner des réponses stupides à des questions mal posées.



Jacques de Haller,
Président de la SSMG

«An welcher Sauce möchtet ihr denn gefressen werden?»

- «Aber wir wollen gar nicht gefressen werden!», tönt's aus dem Hühnerhof.
- «Ihr beantwortet meine Frage nicht!», antwortet der König.

Ihr wisst es, unser Couchepin, König für ein Jahr und noch auf einige Zeit hinaus für das Innere zuständig, beherrscht die Kunst der geschlossenen Fragen, der Alternativen, die keine sind.

Die Lehre aus dem Scheitern der 2. KVG-Revision hat nicht so lange hingehalten, wie man hätte hoffen können, sodass wir nun zweifellos von neuem sehr viel Energie aufwenden werden müssen, um unseren Standpunkt zu erklären und danach vielleicht das Referendum zu ergreifen, da die Abschaffung der freien Arztwahl wieder einmal auf der Tagesordnung steht.

Besonders stossend an der aktuellen Entwicklung der Dinge ist indessen die skandalöse Weise, wie sich der Staat in einer Art «Regierungsverweigerung» um seine Verantwortung drückt: Man will uns weismachen, dass die Beibehaltung der freien Arztwahl zwingend mit dem Festhalten am Zulassungsstopp neuer Praxen einhergehen müsste; oder umgekehrt, dass unsere KollegInnen nach Abschluss ihrer Weiterbildung einzig die Möglichkeit hätten, sich niederzulassen, wenn die Krankenkassen gleichzeitig das Recht erhielten, die Ärzteschaft autoritär zu verwalten.

Diese Alternative kann einen wütend machen! Und sie ist anstössig, denn wenn der Staat eine Berechtigung hat, selbst in den Augen unserer liberalsten Volksvertreter, dann diese: die bestehenden Interessen abzuwägen, Konflikte zu vermeiden und einen Machtausgleich herzustellen.

Die Bürger – im konkreten Fall die ÄrztInnen – gegeneinander auszuspielen, indem man sie zum Bruderkrieg anstiftet, ist eine Art politischer Absurdität, ein «Nicht-Regieren», das dem Verantwortungsbewusstsein oder dem Mut unserer Behörden wahrlich nicht zur Ehre gereicht.

Bleibt, dass wir wohl oder übel eine Antwort auf diese bedrohliche Situation finden müssen, ... und es ist sogar wahrscheinlich, dass wir effektiv an der Frage vorbei antworten müssen!

Denn die Gleichung ist zumindest schlecht aufgestellt: Sie zwingt uns ein völlig inadäquates, und sicher für die Medizin – wenn nicht für die Gesellschaft – ungeeignetes Denkschema auf; ein Denkschema, in welchem alles messbar und rational ist, in welchem einzig die Vernunft (?) zum Zuge kommt, in dem der Konsument / die Konsumentin an die Stelle des Menschen tritt und sogar die Kreativität noch rentieren muss.

Doch wir wollen weder dieses Denkschema, noch ist es für uns vorstellbar, nach diesem Modell zu arbeiten! Sowohl aus der Überlegung wie aus der Erfahrung oder dem Innersten heraus wissen wir, dass die Medizin sich dieser «Wirtschaftlichkeit-über-alles»-Haltung nicht unterordnen kann, sondern aus eigenem Bedürfnis, jenseits aller Strömungen, sich die Menschlichkeit als oberste Referenz wahren muss.

Doch was ist die Antwort, die unserer eigenen Denkweise Rechnung trägt, ohne sich inadäquate Bezugspunkte aufzwingen zu lassen?

Nun, wir werden uns einerseits weigern müssen, uns auf dieses Spiel neoliberaler Arithmetik einzulassen, und andererseits die Courage und die Geistesgegenwart besitzen müssen, unsere eigenen Werte zu verteidigen, unsere Prioritäten darzulegen und unseren Beruf zu erklären.

Das wird uns erlauben, glaubwürdig den Nachweis zu erbringen, dass keine der vorgeschlagenen Alternativen, ob Verbot neuer Praxen oder Verlust der freien Arztwahl, für uns akzeptabel ist, dass keine der beiden Optionen eine intelligente Lösung des Problems der Finanzierung des Gesundheitswesens darstellt.

«Und die Kosten?», werden Sie fragen. Spass beiseite: Es geht doch nur darum, Sündenböcke und Pseudolösungen zu finden, welche die öffentliche Meinung beschwichtigen, keine wirklichen Antworten, die langfristig tragfähig sind! Wie viel glaubt man einsparen zu können, indem man die Karriere der Jungen blockiert oder die der Älteren bricht? Von den jährlich 46 Milliarden Gesundheitskosten werden 14% durch die niedergelassenen ÄrztInnen verursacht (und 5% durch die HausärztInnen); wie viel könnte man durch die Abschaffung der freien Arztwahl einsparen: 5% der Kosten der niedergelassenen ÄrztInnen? 3%? 1%? Im Ernst, es würde nur ungefähr 0,5% der Gesundheitskosten ausmachen, und ich überlasse es euch, zu berechnen, wie viel 0,5% einer Krankenkassenprämie beträgt! Es ist in der Tat wahrscheinlich, dass zu Zeiten einer sozialen Verhärtung, wie wir sie derzeit erleben, sich die Frage der Finanzierung der Gesundheit nicht durch eine Senkung der Kosten lösen lässt, sondern dass die Lösung in einer anderen Verteilung dieser Finanzierung gesucht werden muss; andernfalls werden Ungerechtigkeiten geschaffen, für die wir als ÄrztInnen nicht bürgen können – aber das ist eine andere Geschichte, auf die wir zurückkommen werden.

Kurzum, ... «an welcher Sauce»? Nein, wir lassen uns nicht fressen!

Es wird Energie kosten, uns gegen diesen «Rückfall» des Chefs des Departements des Inneren zu verteidigen in seiner Absicht, die Ärzteschaft – in Ausbildung oder niedergelassen – an die Kandare zu nehmen. Aber man wird uns nicht dazu zwingen können, dumme Antworten auf falsch gestellte Fragen zu geben.



Jacques de Haller,
Präsident der SGAM